découvrir encore plusieurs fragments de côtes brûlées qui avaient échappé aux recherches réitérées du bon F. ALEXANDRE alors qu'il était venu recueillir les tristes restes du F. ALEXIS. J'ai réuni avec soin tous ces fragments, j'y ai ajouté la calotte du Frère, un collet à lièvres tout couvert de sang et quelques papiers, et j'ai apporté le tout à Athabaska.

Avant de quitter ces lieux de si lugubre souvenir, j'ai voulu élever un bien modeste monument à la mémoire de celui que nous pleurons tous. J'ai érigé une humble croix de bois, à quelques pas de l'endroit où fut immolé notre pauvre Frère, et au pied de cette croix j'ai tracé cette inscription qui m'a semblé le mieux traduire les sentiments dont nous sommes tous animés pour le cher défunt :

R. I. P.

IN MEMORIA ÆTERNA ERIT JUSTUS

F. ALEXIS, O. M. I.

Ce petit travail terminé, j'ai réuni au pied de la croix de bois tous les hommes de la berge et nous avons récité ensemble, et non sans émotion, quelques *Pater* et *Ave* pour le repos de l'âme de notre cher F. ALEXIS, puis nous nous sommes éloignés en silence, le cœur bien gros et les larmes aux yeux. Le P. LAITY aura en dépôt ce que j'ai pu recueillir.....

HUSSON, O. M. I.



SECONDE LETTRE DE Mgr CLUT AU T. R. PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, le 5 décembre 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Aujourd'hui c'est fête à la Providence, comme dans toutes nos maisons de la Congrégation, puisque c'est

l'anniversaire de votre élection comme second supérieur général des Oblats de Marie Immaculée. Ce matin j'ai célébré la sainte Messe en grande solennité, avec présence de toute la petite population de la Providence. Il y avait là réunis le personnel de l'évêché, le couvent des Sœurs, les enfants de l'orphelinat et de l'école, et tous les métis du fort. Comme je les avais invités à venir prier pour vous, tous sont venus. J'étais assisté par notre Père novice LE DOUSSAL et par le F. LECOMTE ; à la fin de la messe j'ai donné la bénédiction épiscopale solennellement. La fête n'empêche pas nos Frères de vaquer à leurs travaux ordinaires, mais au réfectoire il y aura un petit *extra* en votre honneur. Nous aurons chacun une demi-langue de caribou, le plat de viande sèche sera un peu mieux assaisonné que d'habitude et une tarte d'orge mélangée avec un peu de farine de froment figurera comme surcroît sur la table. C'est dire que nous aurons aussi *Deo gratias* et que nous nous entretiendrons avec bonheur de notre bien-aimé Père.

Comme dernièrement, mon très-révérend Père, je vous ai envoyé un long journal et que mes occupations de Directeur de cette importante mission, ainsi que ma charge de maître de Novices, ne m'ont pas permis de m'absenter depuis, je n'ai rien de bien intéressant à vous raconter, mais je vais faire quelques extraits des lettres que j'ai reçues et dont le Père rédacteur de nos annales pourra peut-être tirer profit.

Voici ce que m'écrit le R. P. SÉGUIN, en date du 29 juillet de cette année :

« MONSEIGNEUR ET BIEN CHER PÈRE,

« J'ai reçu le second dimanche de juillet, alors que j'étais en route pour Good-Hope, la lettre que vous m'écriviez en date du 10 juin. Ainsi que je vous le disais

dans ma lettre précédente, je suis descendu avec un cajeu (radeau) à Tsikatchig, le lundi de la Pentecôte. J'ai mis neuf jours pour m'y rendre. Mais je me suis arrêté deux jours en route pour faire un second cajeu de bois de grève et de perches, afin de pouvoir au moyen de ces bois allonger ma maison et y ajouter une cuisine et une chambre. L'ancienne maison sera convertie en chapelle et pendant que le Missionnaire sera à ce poste il pourra y conserver le Saint Sacrement et les pauvres sauvages auront le moyen de satisfaire leur dévotion tout à leur aise, car il y a bien longtemps qu'ils réclamaient une chapelle où ils pourraient aller prier, comme à Good-Hope. Pendant que j'étais à ce poste j'ai placé le plancher en bois dans la future chapelle et j'y ai fait faire une cheminée. Tout ce travail m'a coûté peu de chose. Quelques chapelets, croix ou médailles en ont fait tous les frais. Tout le monde a voulu y travailler ; les hommes ont monté les bois, élevé et couvert la maison ; les enfants ont coupé les saules, transporté des pierres et de la terre pour déblayer le terrain, car la maison est sur le penchant d'une colline et à l'abri des tempêtes ; les femmes ont enlevé les saules et les ont transportés au bas de la côte ; les jeunes gens s'étaient chargés d'aller chercher des écorces pour la toiture et de *bousiller* la maison. J'ai, de mon côté, fait un autel et au printemps prochain, de Good-Hope j'y transporterai un tabernacle et des gradins.

« Tous ces travaux m'ont pris bien du temps ; je n'ai pas pu m'occuper des sauvages autant qu'à l'ordinaire ; mais j'ai pensé qu'il valait mieux achever cet ouvrage au plus tôt ; les sauvages d'ailleurs le voulaient ainsi. Ce qui me pressait encore, c'était la promesse que vous m'aviez faite de m'envoyer le P. Lecorre dans le cas où le P. Petitot n'aurait pas pu venir ; je voulais ainsi rendre la maison

habitable pour le printemps prochain, afin d'y envoyer quelqu'un ou de m'y rendre moi-même vers le milieu d'avril. C'est l'époque où les sauvages viennent à la Rivière-Rouge afin de se trouver là au moment du passage du gibier. Ils y restent jusqu'au commencement de juillet ; le poisson commence alors à abonder : c'est le signal de leur dispersion aux différents postes de pêche du Mackenzie.

« La maison est maintenant habitable, mais elle est sans habitants. Je le regrette beaucoup, car ce printemps-ci les deux chefs esquimaux de la grande Rivière sont venus voir si j'étais là, avec l'intention d'amener tout leur monde, les Loucheux leur ayant dit que je m'y rendrais peut-être sur les dernières glaces. Ils m'ont attendu huit jours pour savoir quels étaient mes projets pour l'avenir ; ne me voyant pas arriver, ils sont repartis avec les Loucheux pour le fort de Peel's River et ils ne sont plus revenus. J'en remercie presque le bon Dieu, car si je les avais vus je leur aurais annoncé la visite du prêtre pour le printemps prochain, et, ne l'y trouvant pas, ils auraient cru que j'avais voulu les tromper, ne seraient plus revenus et se seraient peut-être donnés au ministre qui ne leur ménage pas les présents pour les attirer. La grâce semble travailler ces pauvres sauvages, resterons-nous simples spectateurs de loin ? C'est bien pénible et cependant, n'étant que deux, que pouvons-nous faire ?

« En présence de l'indifférence de nos Peaux-de-Lièvre à suivre les exercices de la mission, j'ai été tenté de les laisser pour un printemps et de me rendre à Tsikatchig ; mais comment laisser tant de monde pendant deux ans sans se confesser ? Il n'y a que cela qui me retient. Déjà ils m'en veulent parce qu'ils disent que je suis le Père des Loucheux, et, si je les laissais une fois, ils m'en voudraient bien davantage. Ce que je viens de dire à Votre

Grandeur, au sujet des Esquimaux, je l'ai aussi écrit à Mgr FARAUD. A vous de décider... »

Mgr FARAUD a envoyé le R. P. PETITOT à Good-Hope. Ce Père a passé ici et s'est rendu par eau à son poste. Ils seront donc trois à Good-Hope et pourront, je l'espère, visiter tous les postes qui dépendent de cette mission centrale. Le P. PETITOT peut faire un bien immense. Tous les sauvages de Good-Hope l'ont reçu avec un grand enthousiasme.

Je vais encore transcrire une partie de la lettre que m'écrit le R. P. DUCOT, de Good-Hope, en date du 23 juillet :

« Monseigneur... Me voici de retour de ma mission du Saint-Cœur de Marie. Je suis heureux, à la fois, de mon séjour à ce poste et de mon retour ici. Ma dernière lettre vous faisait connaître la crainte que j'éprouvais en me rendant chez un commis protestant qui ne m'avait guère témoigné de sympathie au fort Simpson, l'automne précédent ; je me recommandais, je crois, à vos bonnes prières ; Dieu vous a sans doute exaucé, car cette première mission ne m'a point causé autant de peine que je pouvais le craindre.

« C'est le 20 mars que je partais pour le poste qui m'était confié. On me dit : « Vous allez chez des ennemis. » Cette parole me réjouissait plus qu'elle ne m'effrayait ; car, sans trop savoir pourquoi, je ne pouvais me défendre de la persuasion que notre grand protecteur saint Joseph aplanirait toutes les difficultés et me ferait bien venir de mon hôte futur. La chose arriva ainsi. Dès l'abord, je fus accueilli très-poliment par M. T., qui me livra une maison et consentit, sur ma demande, à me fournir tout ce qui était nécessaire pour moi, pour mes deux jeunes gens et pour mes chiens. Afin de n'y plus revenir, je vous dirai tout de suite que M. T. m'a parfai-

tement secondé dans toutes les petites difficultés que je pouvais rencontrer. Il est vrai que c'est une question de savoir s'il n'a pas abusé de ma simplicité pour me faire laisser sans clôture l'église dont j'ai dressé la carcasse avant mon départ ; mais à part cette petite défaite et un léger refus de fournir de la nourriture à mes chiens après le départ de l'exprès, je puis et je dois dire que je suis content de ce monsieur, et qu'il m'a souvent aidé de ses charitables conseils. Il m'a même fait l'honneur de m'inviter deux fois à sa table, tandis que l'évêque anglican n'a pas eu à se vanter d'une semblable faveur.

« En me rendant au Saint-Cœur de Marie, j'avais une double mission : la première, c'était l'évangélisation des sauvages ; la seconde, à un certain point de vue plus importante, consistait à établir là un pied-à-terre qui nous délivrât de la servitude des commis de la Compagnie. Dès les premiers jours, je vis une dizaine de sauvages qui me remercièrent d'être venu chez eux et me promirent, au printemps prochain, d'amener leurs familles. Plusieurs autres, dont je reçus plus tard la visite, me firent la même promesse, et tous ayant été fidèles, je pus, dans le courant des mois de mai et juin suivants, évangéliser la plupart des sauvages qui fréquentent le lac d'Ours et le fort Norman. J'ai dit : évangéliser ; le mot n'est peut-être pas assez modeste, car ne parlant que fort imparfaitement leur langue, je n'ai pu leur donner des instructions en règle. Ayant essayé de leur expliquer le tableau-catéchisme selon les notes que m'avait données le R. P. Séguin, écrites en peau-de-lièvre, je fus obligé de supprimer cet exercice pour qu'il ne dégénérât pas en dissipation. Néanmoins, dans les conversations privées et quand je n'avais autour de moi qu'un petit groupe, je leur rappelais, d'après mon tableau, les principales vérités de la Religion. Je dus me borner à les inviter à

assister à la messe et à la récitation du chapelet. Les exercices, commencés le 12 mai, se continuèrent jusqu'au retour des berges, le 7 juin. Généralement j'avais beaucoup de monde à ces exercices ; mais j'ai été bien contrarié par l'influence des maîtres d'école et surtout par les blasphèmes et les calomnies du sauvage *Bethintcho*. Les habitants d'une loge ne m'ont pas visité de toute la mission ; ils se sont constamment tenus à l'écart. D'autres, qui ne m'avaient pas salué à leur arrivée, sont venus à résipiscence et se sont montrés assez fidèles. La cause de leur éloignement était que le Père n'était pas bon, car il ne donnait pas gratuitement les chapelets, les croix et les médailles ; on disait aussi que les Pères méprisaient les sauvages, parce que depuis trois ou quatre ans ils ne les avaient pas visités, tandis que les protestants avaient toujours là leur *prêtre*, car c'est ainsi qu'ils appellent les maîtres d'école. Je leur donnai les raisons de l'absence des Pères et les assurai que si je faisais construire deux maisons à leur Fort, ce n'était pas pour les laisser vides, mais pour les habiter au temps de leur réunion. Ils me comprirent, me remercièrent, et, le soir, plusieurs de ceux qui s'étaient tenus à l'écart vinrent au chapelet. Les jours suivants, je les eus à peu près tous.

« Ce n'est pas sans besoin que ces pauvres sauvages réclament la présence d'un prêtre. Hélas ! laissés si longtemps seuls, la plupart avaient oublié toutes leurs prières. Je n'en ai rencontré qu'un qui les sût toutes, et le petit nombre seulement se rappelaient le Symbole des apôtres. Ne pouvant les réunir pour leur enseigner les prières dans le courant du jour, car ils ne venaient pas à midi, heure où je sonnais la cloche, je résolus de leur faire apprendre, sans qu'ils s'en doutassent, les principales vérités. Chaque fois qu'ils étaient réunis, je les faisais chanter. Après la messe, on chantait les commandements de Dieu et de

l'Église ; on les répétait le soir au chapelet, en y ajoutant le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Gloria Patri*. Ce moyen m'a bien réussi, aussi je regrette de ne l'avoir pas employé plus tôt. Mon ministère ne s'est pas borné à cela. J'ai eu la consolation de baptiser presque tous les enfants, et j'ai aussi entendu un nombre relativement grand de confessions.

« Pour résumer en quelques mots les fruits de ma mission, je dirai que, par ma présence, j'ai consolé et rallié à la religion catholique les pauvres sauvages, découragés par l'impossibilité où l'on s'était trouvé d'aller les visiter depuis quelques années, et de plus endoctrinés, quelques-uns au moins, par les ministres et les maîtres d'école. De plus, les sacrements ont été administrés à un grand nombre, et tous, plus ou moins, ont réappris leurs prières ainsi que les principales vérités de la religion. Ils sont tous partis contents, et heureux surtout de l'espérance que je leur ai donnée que, l'année prochaine, ils reverront leur *Yat-ᶜi-Nezun* (père bon), le R. P. PETITOT, qu'ils aiment beaucoup et qui parle si bien leur langue.

« Pour réaliser le second but de mon voyage au fort Norman, j'avais une église et une maison à bâtir. Je voulais que cette dernière fût habitable à mon départ, j'ai donc commencé par elle, je lui ai donné tous mes soins et l'ai laissée en très-bon état. Ce sera une demeure très-convenable et très-chaude ; quant à la chapelle, les poteaux seulement sont posés : je voulais la clore, mais le vent ayant trop de prise sur la masse, M. T. m'a conseillé de la laisser inachevée, en m'assurant que le vent la renverserait si je reliais les poteaux entre eux. Je l'ai cru sur parole, et je me suis contenté d'étayer cet édifice incomplet. Je me suis ensuite mis en route pour Good-Hope. »

Il est temps de finir cette lettre. En célébrant l'anni-

versaire de votre élection, mon très-révérend Père, nous avons fait des vœux très-ardents pour que le bon Dieu vous conserve longtemps à vos enfants dispersés dans tout l'univers. Ceux du Mackenzie, par là même qu'ils sont plus éloignés de vous, et qu'ils ne peuvent correspondre que rarement avec vous, n'en ont que plus d'amour, de respect et de soumission à Votre Paternité.

Quant à moi, mon très-révérend Père, je suis heureux de me dire votre très-humble et très-obéissant fils.

† ISIDORE, Ev. d'Erindel, O. M. I.



Le R. P. PASCAL, chargé de la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fond du lac Athabaska, a écrit à Mgr CLUT, en date du 1er avril 1876, pour lui rendre compte de ses travaux. Nous extrayons de sa lettre les passages suivants :

« .... Je vous disais mon intention d'aller, vers le mois de mars, faire une visite au R. P. LAITY, à la mission de la Nativité. Cette faveur m'a été accordée plus tôt que je ne m'y attendais. Vivant tranquillement dans ma misérable hutte, j'avais vu s'écouler rapidement six mois, durant lesquels j'avais rempli régulièrement les offices de mon ministère auprès de quelques blancs du fort et auprès des sauvages, qui sont venus successivement, mais par petites brigades, durant tout l'automne et l'hiver. Cependant je comptais avoir encore trois semaines avant d'entreprendre avec Joseph le voyage d'Athabaska (Nativité) pour y recevoir le courrier des *Vieux-Pays*. Un dimanche soir, je récitais mon bréviaire à la clarté du feu qui petillait dans l'âtre ; l'heure où je prends habituellement mon repos n'était pas éloignée, il était près de neuf heures, quand j'entendis le tintement des sonnettes. J'ouvre la